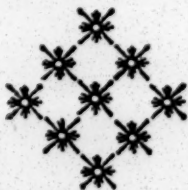


(L)

NOUVELLES
FABLES,
AVEC
UNE TRADUCTION
DE QUELQUES SONNETS CHOISIS
DE PETRARQUE.
ET
UNE ROMANCE.

Admiranda tibi levium spectacula rerum. GEORG. l. iv.

*Par l'Auteur d'ABBASSAI, & de la GUERRE
DES BETES.*



A LONDRES,
Chez T. R. DELORME, Imprimeur
Libraire, Dover street Piccadilly.

M. DCC. LXXII.

NOTES

1871

ÉPIÔTE

A MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

O TOI, qui par l'attrait d'un charmant badinage,
conduis l'ignorant à la raison du sage ;
toi, qui de notre siècle as blâmé les travers
sans dire que de tous il fut le plus pervers ;
qui voulus alléger, & non pèser nos chaînes ;
que dis-tu de ce tas d'auteurs energumènes,
du Timon de nos jours disciples furieux,
lesquels sur nos malheurs veulent clouer nos yeux ?
De ta satire aimable ils évitent les traces,
l'emportement s'imité, & non les simples graces ;

E P I T R E.

Et tel qui ne sauroit atteindre à l'ingénu ,
au ton attrabilaire est bientôt parvenu.
Ces plumes distillant le fiel Et les injures ,
ces appels insensés à des races futures ,
dont le sage sourit ; frappent les ignorans ,
comme si pour eux seuls la terre eût des tyrans.
Quoi donc ! le vice est-il si nouveau dans le monde ?
Auroit-on oublié les tems de Frédégonde ?
Et ces âges de fer , où le noble hautain ,
fouloit l'agriculteur dont il tenoit son pain ?
Nulle taxe , il est vrai , sur le pauvre levée ;
mais quoi ! Sa vie étoit une longue corvée !
Il n'avoit rien à lui ; ses jours , Et son labeur ,
sa femme , ses enfans étoient à son seigneur.
Cette hydre de tyrans qui ravagoient la terre ,
répandoit en tous lieux , la famine Et la guerre.
Les droits de la justice étoient remis au sort ,
un combat décidoit , les vaincus avoient tort.

E P I T R E.

*Du cagotisme hydeux , la main sanglante & blême ,
allumoit les bûchers , fulminoit l'Anathême.*

*O siècles plein d'horreurs ! Que justement maudits ,
vous eussiez exercé nos billieux beaux esprits !*

*Quelles déclamations ! Quel torrent de satire !
S'ils avoient alors pû tout oser , & tout dire.*

*Ont-ils acquis ce droit dans ce siècle éclairé ,
seulement pour crier l'homme a dégénéré ?*

*Que n'ont-ils , comme toi , le talent salutaire
d'instruire en amusant , de frapper sans déplaire !*

En disant , tout est mal , de produire le bien !

En faisant voir le mieux de ne fronder sur rien !

*Ton Zadig consolant , & ton charmant Candide ,
tous tes écrits auxquels l'aménité préside ,
ont plus soumis d'esprits , ont plus détruit d'erreurs ,
que n'auroient en mille ans ces vains déclamateurs.*

*Ta main , en éteignant les feux du fanatisme ,
ne nous a pas plongés dans le triste Atheïsme :*

E P I T R E.

*tu n'ôtas point l'espoir à l'homme malheureux ,
le prix de ses travaux. à l'homme vertueux.*

*Apôtre de la paix & de la tolérance ,
du sang de l'opprimé tu demandas vengeance :
& fidele au précepte en tes écrits dicté ,*

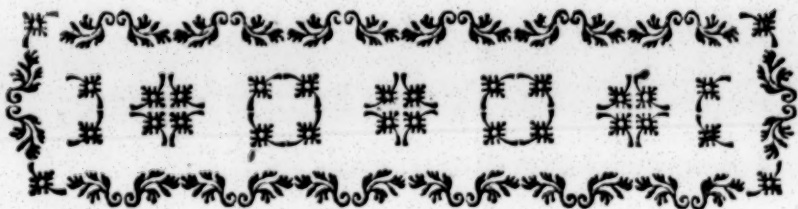
tu reconnus un Dieu , servis l'humanité.

*Accepte , cet hommage , il est juste & sincere ;
le sentiment te l'offre , il a droit de te plaire.*

*A mes chers animaux accorde ta faveur ,
de tout être innocent tu fus le protecteur ;
envain depuis long-tems , j'ai défendu leur cause ,
employant tour-à-tour , fable , métempsicose ; (*)
inutiles efforts , je n'ai point su toucher
ni le cruel chasseur , ni l'avare boucher.*

*Ici comme instructeurs , enfin je les présente ,
déclare-toi pour eux , j'ai rempli mon attente.*

(*) L'auteur fait ici allusion à son ouvrage des Trans-
migrations d'Hermès.



FABLE PREMIERE.

Le Rossignol , le Moineau & la Tourterelle.

LE rossignol , fier de son doux ramage ,
 faisoit un jour à l'amoureux moineau ,
 de son mérite un pompeux étalage ;
 ah ! disoit-il , que mon destin est beau !
 le monde entier m'adresse son hommage ;
 je suis l'honneur des habitans des bois ;
 aux premiers sons de ma touchante voix
 la terre prend une face nouvelle :
 la rose naît , & ne devient si belle
 que pour fixer & mes yeux & mon choix ;
 le musicien , l'amant & le poëte
 vantent mes chants, ils empruntent mon nom ;
 es-tu jaloux ? non , dit le moineau , non ;

A

les voluptés que je goûte , & répète
au gré des vœux de mon humeur coquette ,
valent ces biens que tu crois inouis ;
plais , j'y consens ; je desire , & jouis.
Quoi ! s'écria l'aimable tourterelle ,
vous disputez pour une vaine erreur !
gloire , plaisirs ne font pas le bonheur ,
il n'appartient qu'au cœur tendre & fidele.



F A B L E I I.

L'Aigle , le Vautour , & l'assemblée des Oiseaux.

LES oiseaux assemblés, une grande querelle fut jadis entre l'aigle & le cruel vautour ; celui-ci prétendoit par une loi nouvelle , aux habitans de l'air commander à son tour. J'ai , disoit-il , des droits à ce pouvoir suprême ; l'aigle de notre race est-il le seul héros ? la force de la ferre est chez nous deux la même , & plus sage que lui je m'en fers à propos. Le milan , l'épervier soutiennent ma puissance , je fais les épargner , les combler de faveurs ; la pie & le ramier se trouvent sans défense , & sur eux de ma faim j'appaise les ardeurs ; ainsi par la prudence un roi doit se conduire , s'unir avec les grands , immoler les petits , ah ! dit l'aigle , exercer la faculté de nuire , l'exercer lâchement , quels principes maudits !

Ciel vangeur , ôte-moi la valeur & la force ,
 si par elles jamais je fais des malheureux ;
 si l'injustice en fait une funeste amorce ,
 & si je dois régner , entens comble mes vœux.
 Que sous mon règne heureux, le rossignol sans
 crainte ,
 ravisse tous les cœurs par son amoureux chant ;
 que de la tourterelle on respecte la plainte ;
 fais-moi chérir du foible , & craindre du mé-
 chant.

Ces nobles sentimens pénètrent l'assemblée ;
 on s'écrie aussi-tôt , couronnons la bonté ;
 l'altière liberté de notre troupe aîlée
 souffriroit-elle un roi sans générosité ?

Je n'ai pas cru qu'un e muet eût le droit de rendre
 toute une espèce du même sexe , & j'ai supposé qu'il y
 avoit des aigles mâles aussi-bien que des femelles.



F A B L E I I I.

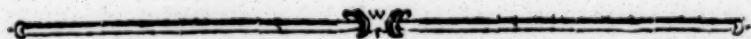
Le Laboureur , le Lion & le Bœuf.

UN laboureur riche & partant avare ,
voyant un jour dans son nombreux troupeau
un bœuf blessé par l'aiguillon barbare
& dont le joug avoit meurtri la peau ;
tuons , dit-il , cette inutile bête ,
elle vieillit , & n'est plus bonne à rien ;
régalons-en à la prochaine fête
mes serviteurs , mes voisins & mon chien.
A cet arrêt le bœuf tremble , il s'écrie ,
ô vous ! pour qui j'employai mes beaux ans !
ne m'ôtez pas ces restes de ma vie ;
ou laissez-moi vivre encor quelque tems.
Du doux printems , l'agréable rosée
va faire place aux fécondes chaleurs ,
la gerbe , hélas ! de mon sang arrosée
promet déjà le fruit de mes sueurs.

Ah ! laissez-moi partager l'allégresse
des jours qu'amène une heureuse moisson !
prenez pitié de ma triste vieillesse ;
& d'être ingrat ne donnez pas leçon.
Oh ! oh ! l'ami , quel torrent d'éloquence ,
dit en riant le cruel laboureur ,
un bœuf n'est pas aussi lourd qu'on le pense ;
mais dépêchons cet habile orateur ;
son art n'est pas celui de se connoître ,
il ne fait point que sur les animaux
l'homme a le droit de seigneur & de maître ,
qu'il peut.... Alors, qu'il prononçoit ces mots,
un lion fort de la forêt voisine ,
& se saisit de ce seigneur puissant ,
lequel quittant son arrogante mine ,
prit à son tour le ton de suppliant :
Roi des forêts , écoute ma priere ,
dit-il , épargne un chétif malheureux ;
retiens ta griffe ; & ta dent meurtrière ;
& laisse agir ton penchant généreux.

A ce discours , le lion rêve , hésite ;
 il radoucit son regard furieux ;
 quand sur le bœuf qui près de là palpite
 le juste ciel lui fait tourner les yeux :
 Releve-toi , quelle frayeur t'accable ?
 Pourquoi , dit-il , être ainsi consterné ?
 C'étoit aux pieds de l'homme impitoyable
 répond le bœuf , que j'étois prosterné.
 Oui , ce méchant qui te demande grace ,
 sans remission me condamne à mourir ,
 & dans ce champ dont j'ai marqué la place
 sa cruauté va me faire périr.
 Lors le lion , rugissant de colere ,
 eût du manan bientôt fait un repas :
 Bonne leçon pour l'homme sanguinaire ;
 supplice encor trop doux pour les ingrats.



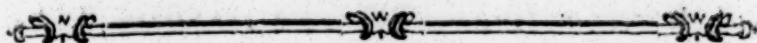


F A B L E I V.

Le Chat & le Chien.

U_N jour le chien soumis, & le chat indocile,
disputoient, sans courroux, sur un point difficile,
sur l'état qui le plus approche du bonheur ,
ou celui de sauvage , ou celui de flatteur.
Liberté , dit le chat , c'est ma seule devise ,
tout ce qui n'est point elle est erreur, ou sottise.
Quoi ! s'écria le chien , tu nomme liberté
ce qui rompt les liens de la société ?
Quand la nuit tu te plais, rodant sur la gouttière,
à répandre l'effroi dans une rue entière ;
que jusqu'en tes amours tu portes la fureur ;
& que même ton maître a de ta griffe peur....
Arrête , dit le chat , finis ton verbiage ,
ce que tu me reproche, est mon grand avantage,
de ta sujétion , vante ailleurs les appas ;
si mon maître me craint, il ne m'enchaîne pas.

FAB. V.



F A B L E V.

L'Alouette , le Hybou & l'Hyronnelle.

LE doux chant de l'alouette ,
ce fûr garant d'un beau jour
par les oiseaux se répète
dans les forêts d'alentour.

Tous fêtent l'avant courriere
de la céleste clarté ,
tandis que dans sa tanniere ,
le hybou reste écarté.

Ce mépris paroît un crime
à ces cœurs reconnoiffans ;
de celle qui les ranime
ils vont vanger les accens.

Arrêtez , dit l'hyronnelle ,
comme moi vous n'avez pas
chaque année à tire d'aîle
parcouru divers climats ;

B

fachez , qu'en tous lieux , l'envie
du vicieux ronge le fein ;
laifſons-le paſſer ſa vie
ſ'abreuvant de ſon venin.
En effet , ſous quel ſupplice
eſt le méchant abbattu !
forcé de rougir du vice
& de craindre la vertu.



F A B L E V I.

Le Phénix & les Pigeons.

SUR un tilleul fleuri , la colombe timide ,
éprouvant de l'espoir le doux frémissement ,
attendoit son pigeon , qui de plaisirs avide
jamais ne la faisoit attendre qu'un moment ;
il approche, aussi-tôt leurs aîles agitées
expriment leurs desirs & leur félicité ;
par mille coups de bec leurs flâmes irritées
semblent perpétuer la courte volupté.

Le phénix solitaire , en ce moment critique ,
apperçoit ces amans , s'émeut de leur ardeur ;
hélas ! dit-il , pourquoi suis-je en mon genre
unique !

cette gloire vaut-elle un instant de bonheur !

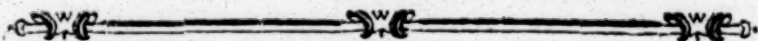
Nature , qui m'as fait du monde la merveille ,
si je dois en brûlant éterniser mon nom ,

fais-moi , fais-moi brûler d'une flâme pareille ;
s'entr'aimer & s'unir est ton plus riche don.

Ces mots sont entendus par le couple fincere ,
ils s'écrient , ô toi ! qui fais si bien choisir !

vois combien la nature est généreuse mere ,
son plus commun bienfait , est le plus grand
plaisir.





F A B L E V I I.

La Pie & le Sanfonnet.

Tu m'étourdis de ton caquet ,
disoit à la causeuse pie ,
un sanfonnet , qui de sa vie
ne sût attendre le sifflet ;
ne peux-tu cesser de médire ?
Et toi de causer sans rien dire ?
Répondit la pie aussi-tôt ,
que te sert toute ta science ?
Mon partage fut l'ignorance ,
& je crois que c'est le bon lot ;
Mon babil plaît , c'est la nature
qui me le dicte à l'avanture ;
& je tiens d'elle chaque mot :
Mais ne prens pas pour une injure ,
si je te dis que la culture
se perd toujours avec un sot.

F A B L E V I I I.

Le Berger & son troupeau.

IL n'est point de bonté qu'à la fin on ne lasse,
quand on exige trop d'un penchant généreux :
Un troupeau de brébis , d'une excellente race,
avoit jadis un maître injuste & rigoureux ;
non content d'obtenir, & leur lait & leur laine,
il les battoit sans fin , les tuoit à plaisir ;
Enfin contre un tyran , d'une humeur si hau-
taine ,
moutons , brébis & chien furent se réunir ;
ils l'étranglent un jour , mais il falloit un
maître ,
car que peut un troupeau dépourvu de berger ?
Ils s'en choisirent un , en lui faisant connoître
comment sous sa houlette ils vouloient se ran-
ger ;

Il nous faut , dirent-ils , avoir le privilège
de prendre à notre gré de fideles gardiens ;
si par hazard le loup notre bercail assiége ,
vous pourrez seulement commander à nos
chiens.

Le berger consentit , car il n'étoit pas bête ,
& vit ce qu'on pouvoit faire d'un tel traité ;
Il commença d'abord aux chiens de faire fête ,
& bientôt à son tour en fut chéri , flatté.

Contre orgueil , intérêt , quel cœur reste
fidele ?

Le chien , même le chien cède à leur sé-
duction :

ceux de notre troupeau ralentissent leur zèle ,
& puis n'hésitant plus aident à l'oppression.

De murmure , & de bruit s'emplit la bergerie ;
& les chiens de crier , de quoi vous plaignez-
vous ?

Ne vous gardons-nous pas ? Ouï pour la bou-
cherie ,

répond une brébis. Calmez tout ce courroux ,

dit enfin le berger , & foyez plus dociles ;
tout vient de votre ~~erreur~~, avez-vous pu
choisir

des défenseurs auxquels vous n'étiez point utiles ?
& compter sur des chiens que je devois nourrir ?
Si mon prédécesseur devint votre victime ,
c'est qu'il crut trop pouvoir ; moi j'ai fait ce
qu'il dû ;

il mérita son sort ; la violence est un crime ,
lorsqu'avec l'artifice on vient au même but.



F A B L E I X.

Le Papillon.

UN papillon léger , voloit de fleurs en fleurs ,
respirant le muguet , la rose , la violette ;
du jasmin , il passoit à l'œillet , à l'ambrette ,
attiré tour-à-tour , par leurs douces odeurs.

Un jour ses yeux frappés , dans cette course
errante ,

des beautés qu'étaloit l'anémone brillante ;
il s'arrête , il s'écrie , ô toi dont les couleurs
font tant d'honneur aux mains dont tu fûs cul-
tivée ,

toi qui sur la nature est par l'art élevée ,
tu vas enfin fixer mes volages ardeurs !

Ce n'est que sur toi seule , ô la belle des belles !
que je dois déployer mes ondoyantes aîles ;
tes trésors éclatans font dignes de mes vœux.

Il dit , vole ; & , séduit par la vaine apparence ,
 il paye cherement sa nouvelle constance ;
 son orgueil est content , mais il n'est plus heu-
 reux ,

sur l'insipide fleur , il perd la nourriture
 que prodiguoit pour lui la propice nature ;
 il languit , il soupire , & n'ose s'arracher
 à l'erreur qui l'enleve au bonheur , à soi-même.
 Ambitieux mortels , cette fable est l'emblème
 du faux éclat des biens qui vous content si
 cher.



 F A B L E X.

L'Abeille , & la Fourmi.

LA fourmi vigilante, avare, industrieuse,
 dans des prés émaillés alloit chercher le grain,
 elle apperçoit de loin l'abeille généreuse,
 qui recueilloit les fucs du muguet & du thym;
 Ah ! lui dit-elle, envain je prêche la prudence !
 Tu veux continuer ton travail insensé ;
 la recolte jamais n'a produit l'abondance
 pour ceux qui gardent mal ce qu'ils ont amassé.
 Quand de ta nourriture, en soi-même légère,
 tu profites si peu, tu ne gardes qu'un quart,
 de mes solides biens je suis plus ménagere,
 je n'en disperse aucun, à nul je n'en fais part.
 De ta prodigue humeur quelle est la récompense ?
 Sous prétexte qu'on craint ton aiguillon pi-
 quant,
 on t'évite, on te laisse en proie à l'indigence,

& te ravissant tout , on te détruit souvent.
 Vil insecte , ce sort que tu crois misérable ,
 dit l'abeille en courroux , est un présent du
 ciel ;

je jouis de mes dons , ta richesse t'accable ;
 tu péris en mourant , je survis par mon miel.
 O vous , les vrais acteurs de ce petit dialogue ,
 riche avide , insolent , lis & connois ton prix ;
 auteur sage , éclairé , ta part de l'apologue
 doit te venger assez d'un stupide mépris.



F A B L E X I.

L'Homme , Prométhée , & les Dieux.

QUAND Prométhée eut l'audace
de voler le feu des cieux ,
afin d'animer la race
qu'il créa malgré les Dieux ,
fur l'œuvre du téméraire
Jupin tient fes carreaux prêts ,
mais il fuspend fa colere
en voyant l'homme de près.
Cet animal imbécille
mérite-t-il ma fureur ?
Dit-il , c'eft un vil reptile ,
nud , fans force , & fans vigueur ;
fans aîle , griffe , ou défenfe
les bêtes , au moindre effort ,
accompliront ma vengeance ;
il eft digne d'un tel fort.

A l'orgueil , cède la crainte ;
& Prométhée en courroux
s'écrie , ah ! c'est votre empreinte
Dieux , dont vous êtes jaloux ;
vous méprisez mon ouvrage ,
pour punir ma trahison ;
mais vous savez qu'en partage
l'homme reçut la raison.

Cette céleste lumière
dont j'ai pris soin de l'orner ,
dans votre demeure altière
ira tout examiner ;
perçant la voute éthérée
elle saura vos secrets ;
& fixera la durée
de vos éternels décrets.

Jupiter dit , qu'on arrache
de ces lieux cet infensé ;
au caucase qu'on l'attache
son arrêt est prononcé ;

Que son cœur soit pièce à pièce
par un vautour déchiré ,
& que toujours il renaisse
pour être encor dévoré.

D'un ambitieux impie
tels feront les maux cruels ;
mais qu'ordonner de la vie
de ces étranges mortels ?
Seigneur , répondit Mercure ,
il faut les anéantir ;

ou tenter une aventure
qui pourra nous divertir ;
assemblons toutes les bêtes ,
& donnons-leur le pouvoir
d'instruire ces bonnes têtes
de ce qu'ils ont à favoir ;
sous cette tutelle honteuse
voyons , qu'osera tenter
cette raison orgueilleuse
que l'on vient de nous vanter ?

De l'arrêt qui l'humilie
secouant bientôt le joug ,
par ruse , & par flatterie
l'homme apprend , & tenta tout :
D'une dure servitude
des bêtes paya l'amour ,
& la seule ingratitude
leur enseignant en retour.



F A B L E X I I.

Le Ver à soie , & l'Araignée.

LE ver à soie actif , sur l'inégal branchage
avoit déjà tendu son délié réseau ;
le tissu se ferroit , & déjà son ouvrage
formoit autour de lui son glorieux tombeau.
Du meurier , dont pour lui l'homme fit la
culture ,
il avoit su tirer ces filets jaunissans ;
il enseignoit son art , & cette noble usure
dont payent un bienfait les cœurs reconnois-
sans.

L'univers attentif , admiroit en silence
de cet habile ouvrier les précieux travaux ;
quand l'hydeuse araignée avec fureur s'avance ,
& son venin caché découvre par ces mots ;
es-tu dans la nature une unique merveille ,
toi dont tant de flatteurs ont un soin insensé ?

D

Non, non ; mon industrie à la tienne est pareille,
 bien que mon labeur soit si mal récompensé ;
 ma toile est plus parfaite en texture en finesse ,
 que ton cocon solide & rude à manier ;
 si pour s'en revêtir , personne ne s'empresse ,
 c'est un juste tribut qu'on veut me dénier.

On te chérit , t'exalte , on me hait , on me
 fronde ,

mais je fais me vanger de ces cruels mépris ;
 je déclare à mon tour la guerre à tout le monde ,
 & toujours dans mes rets quelque imprudent
 est pris.

Ah ! dit le ver à soie , & ta toile & ta vie
 tomberont sous la main que meut la netteté ;
 tandis qu'en ce cocon , qui cause ton envie ,
 je mourrai , pour renaître à l'immortalité.

Toi petit griffonneur , qui veut faire l'habile ,
 qui blâme ce qu'envain tu voudrais imiter ,
 attens , attens le sort de l'odieux reptile ,
 le coup de balai vient , cesse de te vanter.

F A B L E X I I I.

La Mouche , & le Cousin.

L'INSECTE ailé , qu'on appelle cousin ,
faisoit en bourdonnant , à la mouche impolie ,
de ses grossieretés la longue litanie ;
quand celle-ci s'ennuyant à la fin ,
lui dit , si ma conduite est quelquefois maussade ,
la tienne est-elle mieux , ô mon cher camarade ?
Si l'on me chasse , on t'évite , on te craint ;
j'importune d'abord , ensuite l'on m'oublie ;
mais ta méchanceté , toi-même tu publie ,
l'imprudent seul risque d'en être atteint.
C'est du sang qu'il te faut , c'est là ta nourriture ;
tandis que moi chétive , & douce créature
trouve tout bon pour appaiser ma faim.
En effet , il vaut mieux un grossier personnage
que celui , qui voulant suivre le bel usage ,
pique , étourdit , & laisse son venin.

F A B L E X I V.

L'Alcion , & le Dauphin.

DE tout art la nature est créatrice, & guide ;
ce sont ses mouvemens qui rendent inventif ;
pour tenter les dangers de l'élément liquide ,
il ne suffisoit pas de l'intérêt actif.

Le premier des vaisseaux qui quitta le rivage
par l'amour maternel fut dessiné , construit ;
l'instinct de l'alcion modela cet ouvrage ,
qu'à sa perfection la raison a conduit.

Cet oiseau renommé , fait sa tendre neuvaine
dans ce nid respecté par les flots, par les cieux ;
Borée alors s'apaise , il retient son halaine ;
& l'on n'entend souffler qu'un zéphir gracieux,
Mais qui peut se soustraire à la fatale étoile ,
qui sur chacun envoie ou revers , ou bonheur ?
Un alcion , en vain faisoit force de voile ,
& tâchoit d'éviter de son sort la rigueur ;

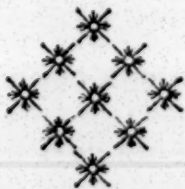
des poissons , qu'animoit une secrete envie ,
 l'alloit faire périr par leurs barbares jeux ;
 quand craignant pour ses œufs , bien plus
 que pour sa vie ,

il s'adresse en ces mots au dauphin généreux !
 O toi , roi de la mer , si digne de la gloire
 d'honorer les talens , par la foule proscrits ;
 si chaque an , mes travaux sont digne de mé-
 moire ,

viens secourir l'artiste , & sauve ses petits.

Au fort de l'Alcion , le dauphin s'intéresse ,
 protège son vaisseau , ramene ses beaux jours.

C'est de la bienfaisance unie à la noblesse ,
 que le mérite a droit d'attendre du secours.



F A B L E X V.

Le Cheval de charge , & le Cheval de course.

DEUX chevaux galopoient , & par monts
& par vaux

couverts de sueur , hors d'haleine ;

fuyant la tyrannie humaine

comme le pire de tous maux.

L'un d'eux étoit un bon rustique

aux travaux journaliers long-tems accoutumé,

l'autre pour la course estimé

descendoit d'une race antique.

Ils arrivent enfin dans un bois verdoyant

où du pouvoir de l'homme il n'étoit nulle trace;

arrêtons-nous ici , s'écria le manant ,

la paix , & le bonheur y marquent notre place,

Aussi-tôt tous les deux commencent à brouter

l'herbe fraîche , l'herbe fleurie ;

& pour passer le tems se mettent à conter

les incidens divers de leur premiere vie.

Le pauvre campagnard d'un air simple & naïf
en quatre mots eût fait sa doléance.

Alors le noble fugitif
prenant le ton de l'importance
s'écria , que je plains ta misérable chance !
Combien mon sort étoit plus beau !
He quoi donc ! Mon ami nouveau
tu dormois au serain sur une humide mouffe ,
tandis qu'en un palais je goutois le repos ;
j'étois couvert d'une superbe houffe ,
une selle de bois te meurtrissoit le dos ,
ta tête n'étoit couronnée
que du foin de ton rattelier ;
la mienne cent fois fût ornée
des branches du pompeux laurier ,
ton maître te donnoit une charge impor-
tune ;
le mien me confioit le soin de sa fortune ;
sa bourse , son repos étoit en mon pouvoir :
je n'en abusois pas & faisois mon devoir.

Quand pour lui fendant l'air d'une course rapide
 je devançois tous mes rivaux ,
 & qu'il tendoit sa main avide
 pour recevoir le prix de mes travaux ,
 je me contentois de l'hommage
 d'une foule d'admirateurs ;
 il recueilloit l'argent & moi tous les honneurs.
 L'orgueil fied-il à l'esclavage ,
 répond le rustique cheval ;
 ah ! dans les fers tout est égal ,
 ou bien petit est l'avantage !
 Crois-moi , dans ce bois écarté
 oublions l'homme avec sa vaine gloire ,
 & que le mot de liberté
 reste seul dans notre mémoire.
 Au son de ces beaux mots , notre fat se foudret ,
 car le mot seul avoit place en sa tête ,
 il s'en étoit fait une fête
 sans bien savoir ce qu'il promet :
 & puis il n'étoit pas d'allure

a mettre

a mettre à fin cette aventure ;
mille accidens fâcheux rénaïssoit sous ses pas ;
par le luxe affoibli , ses membres délicats
ne pouvoient soutenir ni chaleur ni froidure ,
mais pour son compagnon rien n'étoit embarras :
ô liberté ! qui veut favoriser tes appas
ne doit point s'éloigner de la simple nature.



F A B L E X V I.

La Fauvette & la Poule.

LA fauvette mal avisée
s'étant posée un jour sur de traîtres gluaux ,
vit passer une poule antique & réchignée
courant après des coquetaux :
elle employa son plus charmant ramage
pour toucher l'oiseau fourcilleux ;
„ Prenez pitié de mon sort malheureux ,
„ délivrez-moi de l'esclavage :
„ je rendrai votre nom fameux
„ parmi les habitans de notre verd bocage.
A ces tendres accens dame poule en courroux,
répond , vous vous moquez de nous ;
si je m'arrêtois dans ma course
pour tous les oiselets qui chantent comme vous ,
leur chants seroient vraiment d'une belle res-
source !

De m'attendrir ne prenez pas le soin ;
 que m'importe votre besoin ,
 le mien est d'être rechauffée ,
 de bons vigoureux coqs je cherche une couvée ;
 pour de chansons je n'en veux point.
 Tel fut le noble , & l'éloquent langage
 de la dame de haut parage.
 Malgré son piteux cas la fauvette en sourit ,
 & dit :
 ma foi je n'étois qu'une bête ,
 doit-on attendre une action honnête
 de gens sans cœur & sans esprit,



F A B L E X V I I.

Les Animaux.

U_N jour les animaux voulant s'élire un maître ,

disputoient à l'envi qui méritoit de l'être ;
après avoir long-tems débattu , contesté ,
enfin de leur conseil ainsi fut l'arrêté :

„ Chacun examinés , que pour roi l'on choisisse

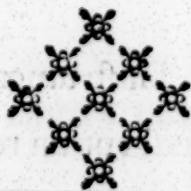
„ qui de l'homme ennemi n'aura pas un seul vice ;

„ que le chien, qui de près voit cet être odieux,
„ en soit juge , & qu'il nomme à ce rang glorieux.

Le chien de cet emploi s'acquittant avec zèle
devant son tribunal l'un après l'autre appelle ;
il accuse d'abord le menaçant lion
de l'orgueil des tyrans , de leur ambition.

Le cruel léopard , il compare au sauvage ;
le cheval à ces grands fiers de leur esclavage ,
il prétend que le loup , en son avidité ,
comme les gens de loi se paît d'iniquité.
Au bœuf , qui quoique fort attend le coup
de hache ,
il reproche le cœur du peuple vil & lâche.
Le bouc du libertin a la lasciveté ,
& le chat de l'escroc toute l'agilité.
Le finge imitateur ressemble au plagiaire ;
le stupide mouton à l'inepte vulgaire.
Le tigre a du cagot fureur & trahison.
Fort bien, dit le renard , moi j'aurai la raison.
Oui , celle , répond-il , que l'homme appelle
guide ,
la ruse du fripon , l'instrument du perfide.
Enfin, chaque animal eut un reproche honteux
d'un des vices humains , mais aucun n'en eut
deux.

Le chien adroitement montre à son audience
combien l'animal gagne à cette différence ;
O mes chers compagnons , dit-il , consolons-
nous ,
nous n'avons qu'un seul vice , & l'homme les
a tous !
Pour prouver encor mieux sur lui notre avan-
tage ,
éternisons ce jour par le choix le plus sage ;
au cruel , au rusé ne donnons point nos voix
pour voir fouler aux pieds notre vie & nos loix ;
S'il faut avoir un roi , prenons le débonnaire ;
l'éléphant à la force & n'est pas sanguinaire.



F A B L E X V I I I.

Le Laurier & la Fontaine.

PRES d'une source féconde ,
un laurier se desséchoit ;
ne pouvant atteindre l'onde
qui dans son cours le fuyoit.
Enfin , l'excès de sa peine
le force à parler ainsi ;
toi qui rafraichit la plaine ,
daigne rejaillir ici :
si l'œillet , le thin , la rose ,
envers toi reconnoissans ,
payent l'eau qui les arrose
en te servant d'ornemens ;
s'ils émaillent ton rivage
de leurs plus belles couleurs ,
ferois-je dans mon hommage
moins empressé que ces fleurs ?

(40)

Mon immortelle verdure
s'étendrait sur ton canal ,
& de ton eau vive & pure
préserveroit le cristal ;
de tous les prix que je donne
au mérite , arts , & talens ,
nul n'égale la couronne
dûe aux êtres bienfaisans.



SONNETS

SONNETS

DE PETRARQUE.

SONNET CIII.

SI ce n'est de l'amour, qu'est-ce donc que je
sens ?

Et si c'est de l'amour, qu'est-ce qu'amour peut-
être ?

Doit-il, s'il est un bien, comme un mal nous
paroître ?

Peut-on, s'il est un mal, trouver doux ses
tourmens ?

Si je brûle, & le veux, quels vains gémisse-
mens !

Plus vains, si de ce feu je ne suis pas le maître.

O vive mort ! O mal ravissant à connoître,
contre ma volonté peux-tu tant sur mes sens ?

Mais si je me soumets je me plains donc à
tort.

F

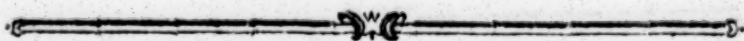
Ainsi battu des vents , je fais un vain effort ,
sans mât , sans gouvernail , dans une barque
frêle ;

très-léger de savoir , tout surchargé d'erreur ,
je ne saurois régler même mon propre cœur ;
il brûle en plein hiver , au fort de l'été gèle.



SONNET CX.

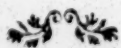
L'AMOUR qui dans mon ame à jamais vit
& régne ,
établiſſant ſon trône au milieu de mon cœur ;
quelquefois ſur mon front vient armé de fureur ,
poſe ſon étendart , ne veut plus que je craigne.
Mais celle qui d'aimer & de ſouffrir m'enseigne ,
& veut que la raiſon du deſir ſoit vainqueur ;
qui preſcrit au reſpect d'en arrêter l'ardeur ,
de ma témérité l'entrepriſe dédaigne.
Auſſi-tôt l'amour fuit, pleurant, tranſi d'effroi ;
il ſe cache en mon cœur outré de ſa diſgrace ,
& de l'y renfermer m'ordonne avec menace.
Ah ! de mon ſouverain puis-je enfreindre la
loi !
Non , non ; juſqu'à la mort il aura la victoire :
mourir tendre & conſtant , c'eſt mourir avec
gloire.



S O N N E T V I I.

LA table & le sommeil partagent notre vie ;
ils ont du monde entier banni toutes vertus :
notre nature change , ou plutôt asservie ,
elle fuit les sentiers par l'usage battus.
L'on a si bien éteint ces rayons du génie ,
dons à l'homme accordés , précieux attributs ;
qu'on regarde en pitié plutôt qu'avec envie ,
ceux qui près des neuf Sœurs se rendent
affidus.

Qui voit-on , en effet , mériter la couronne
de myrthe ou de laurier , destinée au talent ?
Le mérite est tout nud , dit d'un ton insolent ,
le vulgaire inactif si l'intérêt n'ordonne.
„ Pourfuis la noble voie , & feul en ce projet
„ ta gloire en fera double à la fin du trajet.



S O N N E T C.

LA fortune , l'amour , & mon ame crain-
tive

me rendent odieux le présent , le passé ;
de ce monde orageux , par le malheur lassé ,
je desire aborder à la paisible rive.

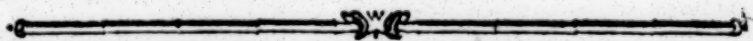
Quand d'amour consumé, la fortune me prive
des secours par lesquels le chagrin est chassé.

Lorsque de toutes parts je me vois menacé ,
dans les pleurs , les combats , faut-il donc que
je vive ?

Mes jours plus fortunés ne peuvent revenir ,
& mille nouveaux maux la raison me présage ;
j'ai déjà commencé l'automne de mon âge :

Ah ! quand d'un doux espoir je veux m'entre-
tenir ,

je trouve en cet espoir le fragile du verre
& dans tous mes desseins une éternelle guerre.



S O N N E T C X C I.

JAMAIS nul passereau , sous un toit solitaire ,
n'a compté de l'absence ainsi que moi le cours ;
& jamais on ne vit , dans leur triste repaire ,
plus sauvages que moi les lions & les ours.
Ce n'est plus pour mes yeux que le soleil
éclaire ;

& la nuit le sommeil m'offre un fatal secours
image de la mort , lorsqu'il vient me soustraire
aux seuls ressouvenirs qui soutiennent mes jours.
Les plus doux alimens du fiel ont l'amertume ;
les plaisirs & les ris sont changés en douleur ;
loin de l'unique objet qui ranimoit mon cœur,
ce cœur infortuné se sèche & se consume.

Rivage fortuné , prés , ombrages fleuris ,
vous possédez mon bien , je le pleure , & péris.



SONNET CCXXVII.

O vous , qui sous l'aspect , la figure d'un
ange ,

cachez esprit cruel , dur & farouche cœur ,
si la rigueur en vous en pitié ne se change
de me mettre au tombeau vous aurez peu
d'honneur.

En naissant , sous ses loix l'altière mort nous
range ;

on voit l'herbe mourir, on voit mourir la fleur :
mais , hélas ! sans mourir, par un destin étrange
de larmes je m'abreuve , & nourris de douleur.

Ma vie est attachée à la frêle espérance ;
je me dis, ah ! si l'eau goutte à goutte tombant
perce le marbre épais , amollit le diamant ,
que ne peut sur un cœur l'amour & la con-
fiance ?

Par les soupirs, les pleurs, quelle ame de rocher
ne s'échauffe à la fin ne se laisse toucher ?

SONNET CCLXX.

LE zéphyre revient , & sa douce famille
annonce la saison par qui tout s'embellit ;
on voit de tous côtés la rose , la jonquille :
Progné va gazouillant , Philomele gémit ,
Jupiter applaudit à la terre sa fille ,
qui sous un ciel serain s'échauffe & réverdit ;
dans l'air , la terre & l'eau le feu de l'amour
brille :
tout d'aimer se ravise , & chaque être s'unit.
Seul je reste accablé sous le poid de mes peines ;
le ciel qui m'enleva le seul bien de mon cœur,
ne me laisse en tous lieux que soupirs, que
douleur ;
je prens pour un désert ces vallons & ces
plaines ;
& nos nymphes brillant de sagesse & d'attraits ,
sont pour mes yeux troublés les monstres des
forêts.

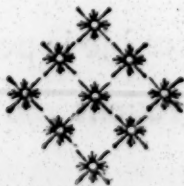
SONNET

SONNET XXVIII.

TRISTE, seul & pensif, je mesure à pas
lents
les champs les plus déserts, & la rive lointaine;
je porte autour de moi des regards vigilans,
pour fuir les pas humains imprimés sur l'arene.
Je n'ai d'autre moyen pour cacher mes tour-
mens,
que de traîner ainsi loin de tous yeux ma chaîne;
on ne verroit que trop le trouble de mes sens,
mes soupirs & mes pleurs découvreroient ma
peine.
Rochers, fleuves, forêts, vous êtes les té-
moins
du secret que je veux celer par tant de soins,
mais en vain vous m'offrez vos sauvages aziles;
l'Amour peut-il trouver de route difficiles ?
Et comment l'éviter ? je le porte en mon cœur ;
en tous lieux j'entretiens, je chéris mon vain-
queur ;

SONNET DU TASSE.

TANDIS qu'en ondoyant mille tresses dorées
à votre front serain prêtent leurs agrémens ,
& que d'un vif éclat vos joues colorées
brillent de la fraîcheur qui pare le printems ;
jeunesse , à qui le ciel promet un si beau tems,
venez , venez cueillir de ces fleurs diaprées
que nature reserve à vos aimables ans ,
habitez de l'amour les retraites sacrées.
Bientôt viendra l'hiver , qui de ses noirs frimats
revêtira les près , & couvrira la rose ;
tout sèche , tout languit sous ses arides pas.
Ah ! cueillez insensés ces fleurs pleines d'appas ;
hâtez-vous , prevenez cette métamorphose :
l'heure fuit , le tems vole , & tout finit , hélas !



IMITATIONS *de plusieurs passages*
de Petrarque.

S T A N C E S.

CET oiseau qu'amour éveille
trouve par son chant flatteur ,
en plaissant à votre oreille
le chemin de votre cœur.

La rose à vos yeux étale
son coloris enchanteur ,
le doux parfum qu'elle exhale
la place sur votre cœur.

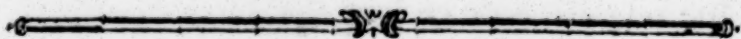
Quand des baisers du zéphyre
vous éprouvez la douceur ,
la bouche qui les respire
les fait passer jusqu'au cœur.

Cette onde qui vous careffe
s'échauffe par votre ardeur ,
en vain elle ne s'empresse
pour pénétrer votre cœur.

Ces doux retours que j'envie
sont le seul & vrai bonheur ;
on ne peut priser la vie
que par les plaisirs du cœur,

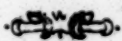
Ah ! Ces dons de la nature
dont vous m'accordez l'honneur ,
ne sont pour moi qu'une injure
s'ils ne touchent votre cœur.





O D E.

SEROIT-CE Apollon qui m'inspire ,
non d'Amour seul je suis les loix ;
c'est lui qui parle par la voix
de l'objet pour qui je respire :
à ses ordres , toutes les fleurs
des beaux climats , où la nature
porte la plus riche parure
viennent me prêter leurs couleurs.



La rose & l'œillet pour lui plaire ,
de leur beauté m'offrent le choix ;
le rossignol joint à ma voix ,
sa voix douce , tendre & légère :
mais cet étalage charmant ,
vaut-il le sentiment sublime
que ne sauroit rendre la rime ,
qu'exprime un véritable amant.

Que ne puis-je de ce langage ,
te faire éprouver les attraits !
Mon cœur retient ces vains souhaits ,
mon esprit offre ton hommage :
Où plutôt réunissez-vous ,
car après le bonheur suprême
d'être aimé de l'objet qu'on aime ,
lui plaire , est le bien le plus doux.



S T A N C E S.

JE sommeille , & je touche au déclin de ma
vie ,

sans avoir réfléchi sur l'emploi de mes ans.

Ah ! Sortons à la fin de cette léthargie !

Par de nobles travaux fixons l'aîle du tems.

Laiſſons ces fleurs qu'envain le zéphyre ca-
resse ,

& que l'air du midi fait à l'inſtant flétrir ,
pourvoyons-nous plutôt des fruits de la ſageſſe ,
le bonheur eſt promis à qui fait ſ'en nourrir.

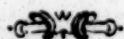
Si la nature avare a borné nos années ,
ſuivons pour en uſer l'avis de la raiſon ;
ſongeons qu'au bien public elles ſont deſtinées ,
& qu'elles doivent rendre immortel notre nom.



 R O M A N C E.

Céphale & Procris.

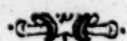
V O U S qui d'un dieu rempli de charmes
 faites un tyran odieux ;
 qui changez en de tristes larmes
 le plaisir , ce bien précieux ;
 amans legers , amans parjures ,
 l'Amour par vous trop outragé
 se vengera de tant d'injures ,
 comme autrefois il s'est vengé.



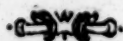
Des crimes dont vous faites gloire ,
 apprenez quel fera le prix ;
 tremblez en écoutant l'histoire
 du beau Céphale & de Procris :
 de l'union la plus parfaite
 ces amans goûtoient la douceur ;
 leur ame éprise & satisfaite
 s'ennivroit d'un commun bonheur.

Mais

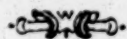
Mais à la trompeuse inconstance
Céphale abandonne son cœur ;
Procris voit son indifférence ,
elle apprend sa nouvelle ardeur :
Quelle fut sa douleur mortelle !
Quel fut hélas ! son désespoir !
Vous qui pleurez un infidèle ,
vous seuls pouvez le concevoir.



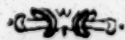
Elle voudroit de sa rivale
voir les trop dangereux appas ,
en tous lieux de l'ingrat Céphale ,
en secret elle fuit les pas ;
mais ce mystère redoutable ,
bientôt se dévoile à ses yeux ;
de Diane une nymphe aimable
étoit cet objet odieux.



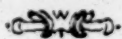
Pour chercher celle qu'il adore ,
 Céphale parcourt les forêts ,
 & de l'amour qui le dévore
 il exprime en vain les regrets ;
 Aure , cette beauté chérie
 est insensible à son tourment ;
 & Procris à sa jalousie
 joint la douleur de son amant.



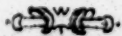
O Dieux ! dit-elle , est-il possible !
 Céphale en vain peut soupirer !
 quoi qu'ingrat , parjure , insensible ,
 je n'ai cessé de l'adorer ;
 ses regards pénètrent mon ame
 malgré leur cruelle froideur ;
 Aure , tu les vois pleins de flâme ,
 & tu peux défendre ton cœur.



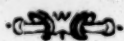
Mais sans doute l'arrêt suprême
 du Dieu qui produit nos ardeurs ,
 veut Céphale que mon cœur t'aime
 lui seul pour tous les autres cœurs.
 Hélas ! par quelle barbarie
 te foumet-il à d'autres loix !
 A ces mots de douleur saisie ,
 Procris est sans force & sans voix.



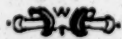
Fuis Procris ! fuis : de ton parjure
 évite le bras meurtrier !
 Céphale d'une main trop sûre
 croyant abattre un sanglier ,
 va percer ce cœur qui l'adore ;
 mais le trait part dans cet instant ,
 & Procris ne respire encore
 que pour consoler son amant.



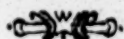
Je meurs , & d'une main chérie
quand je reçois le coup mortel ,
le trait qui m'arrache la vie
m'est plus précieux que cruel ;
que nul regret ne te tourmente ,
dit-elle , ne plains point mon fort ;
Céphale dût à son amante ,
donner ou son cœur , ou la mort.



De l'Amour la juste vengeance
puisse ne tomber que sur moi !
puisse mon sang & ma constance
expier ton manque de foi !
Que le feu qui brûla mon ame
puisse après moi , pour ton bonheur ,
revivre en celle qui t'enflamme :
Que les Dieux lui donnent mon cœur !



Céphale , d'une main tremblante ,
 en voulant arrêter le sang
de cette malheureuse amante ,
 flatte encore son dernier instant :
il l'embrasse ; Procris expire
 par l'excès d'un si doux transport ,
& sur son visage on peut lire
 quel plaisir elle eut en sa mort.



L'Amour rejetta la priere
 de la trop sensible Procris ;
Aure devint encor plus fiere ,
 Céphale encore plus épris ;
pour lui seul elle est insensible ,
 il voit heureux tous ses rivaux ;
& des remords la voix terrible
 redouble l'horreur de ses maux.

F I N.

Célestine, d'une main suppliante,

de sa main gauche, le bras étendu,

de sa main droite, le bras étendu,

elle se penche vers lui, et dit :

« Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

« Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

« Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

« Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

—

L'Amour repartit la prière

de la trop sensible Thérèse :

« Anne devient encore plus douce,

Célestine encore plus dévouée ;

pour lui seul elle est insensible,

il voit braver tous les rigueurs ;

et des remords la voix terrible

répète l'horreur de sa malice.

F. A. M.

